

# Lettres genevoises : II

Autor(en): **Roydor, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 13

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189192>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . 2 fr. 50  
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**PRIX DES ANNONCES**  
 du Canton 15 c. } la ligne ou  
 de la Suisse 20 c. } son espace.  
 de l'Étranger 25 c. }

Lausanne, le 27 mars 1886.

Nous avons reçu, il y a quelques jours déjà, à l'occasion des débats de la Chambre française sur la question des princes, les lignes suivantes, d'un de nos abonnés de Paris :

« La République française a toléré jusqu'ici la présence des princes appartenant aux anciennes familles régnantes. Elle s'est montrée en cela bien supérieure aux monarchies, dont le premier soin a toujours été de proscrire sans merci les représentants des dynasties rivales. Cette proscription étendait ses effets même sur la terre d'exil, au point que les diplomates accrédités auprès des cours étrangères devaient éviter tout contact avec les membres des familles déchues.

Lamartine raconte à ce sujet un trait fort curieux, dans ses *Entretiens familiers*. Vers 1820, il était ambassadeur à la cour de Florence, et il avait souvent l'occasion d'y rencontrer le fils de la reine Hortense, frère aîné de celui qui fut plus tard Napoléon III. Telles étaient les susceptibilités du gouvernement légitimiste d'alors que Lamartine, quoiqu'il appréciait les qualités du prince, devait s'abstenir rigoureusement d'entretenir avec lui toute relation ouverte, ce qui amenait parfois des situations et des stratagèmes d'une puérité très amusante.

Un jour, ils se trouvèrent inopinément réunis sous le toit d'un chalet perdu sur les hauteurs de l'Apennin. Lamartine et sa jeune épouse s'étaient égarés ; ils erraient au milieu de la nuit, accablés de froid et de faim, « quand, dit-il, un bruit de pas, à travers le feuillage, appela notre attention. C'était le pâtre d'un chalet voisin qui accourait, envoyé vers nous par deux étrangers abrités sous son toit de feuilles. Ces deux jeunes et aimables étrangers, nous dit le pâtre, étaient le prince Napoléon et la princesse Charlotte, sa femme. Ils venaient d'apprendre que le ministre de France et sa suite avaient été renvoyés, comme eux, sans égards, des portes d'un couvent, et qu'ils cherchaient en vain un gîte. Bien que le chalet où ils nous avaient devancés fût étroit, ils nous en offraient avec empressement la moitié. Le prince avait chargé son envoyé d'ajouter que, si nous avions quelque scrupule à loger ainsi les représentants de deux dynasties opposées dans la même chaumière, nous serions libres de ne pas nous voir, et qu'il se retirerait avec la princesse dans

la partie séparée du chalet, où les montagnards gardent le foin pour l'hiver.

» Nous acceptâmes avec une vive reconnaissance ; seulement nous insistâmes pour que rien ne fût dérangé à l'établissement nocturne dans le chalet inférieur ; et nous ne consentîmes à occuper que le logement du fenil. Nos hôtes ajoutèrent à cette exquise politesse, l'envoi de la moitié de leur souper ; mais les frontières furent fidèlement gardées de part et d'autre, et, malgré le désir de nous voir plus intimement à cette hauteur, au-dessus des petites convenances diplomatiques, nous ne franchîmes ni l'un ni l'autre la palissade de branches de châtaignier qui séparait le fenil du chalet.

» Même à la cour, dit encore Lamartine, et confondus par le mouvement du salon dans les mêmes groupes, nous ne pouvions pas, sans éveiller les ombrages de la diplomatie, nous adresser directement la parole. Il avait donc été convenu entre nous, par l'intermédiaire d'un ami commun, que nos conversations seraient à double entente ; que nous ne nous regarderions jamais face à face en causant ensemble, mais que nous aurions l'air de nous adresser à un troisième interlocuteur, dans la confidence des deux ; que chacun de nous paraîtrait adresser à ce tiers complaisant ce que nous avions à nous dire ; que nous nous entendrions obliquement, par ricochet, et que nos paroles, insaisissables ainsi à la foule, ressembleraient à ces projectiles qu'on dirige d'un côté pour frapper ailleurs. Nous observâmes longtemps, avec une égale adresse, cette convention diplomatique de salon. La conversation y perdait en abandon, mais y gagnait en piquant ; la gêne inspire, et l'attrait d'esprit que nous éprouvions l'un pour l'autre s'en accrût encore. Certes, avec de telles précautions, le trône de la Restauration devait être solide et ses remparts de branchages au sommet des Apennins auraient dû lui assurer une durée moins éphémère. »

### Lettres genevoises.

II

Genève, le 22 mars 1886.

Monsieur le Rédacteur,

Je ne veux pas vous parler ici de la machine du siècle dernier, dont je ne me rappelle pas, mais de celle commencée en 1840, connue de tous mes contemporains et qui est surtout célèbre. C'est un

grand bâtiment planté en travers du Rhône, en amont de l'Isle. Primitivement, les pompes étaient actionnées par de grandes roues qui *donnaient de l'air* à celles du moulin David, à la Coulouvrenière, mais plus *conséquentes*. L'eau était refoulée sur l'Hôtel-de-Ville, dans un grand réservoir, d'où elle se répandait ensuite dans les divers quartiers. Mais notre Genève s'agrandissait; la machine devint bientôt insuffisante et on dut d'abord y ajouter une *turbine* dans une annexe à droite. On m'a dit que cet « artifice » avait été construit par un mécanicien de chez vous (de Vevey, je crois), mais faut pas vous en vanter, car on me dit qu'on n'en a pas été trop content. Les besoins augmentant toujours, on dut faire, quelques années plus tard, une nouvelle annexe, à gauche, dans laquelle une maison de Paris installa un bélier hydraulique d'une puissance extraordinaire.

L'eau est maintenant refoulée sur le plateau de Saint-Georges; la montagne a été enlevée et on y a mis, à la place, un immense réservoir en béton, qui peut contenir des milliers de millions de litres, qu'on pourrait en faire concurrence au Rhône. Quel dommage que ce ne soit pas toujours plein de bon *Crépy* ou de *Bossey*!

Le bâtiment central a été restauré et surmonté d'un clocheton de style composé: c'est du chinois et ce n'est pas du chinois, vous comprenez bien. Quatre énormes cadrans sont éclairés la nuit par une lumière électrique tellement éclatante, que le garde des eaux me disait l'autre jour que toutes les *perchettes*, depuis le pont de la Machine jusqu'à la Belotte, deviennent aveugles et qu'on mangera les *fritures* pour rien cet été. Je vais *aller voir* jusqu'au café des Marins, sur le quai des Eaux-Vives, prendre ma *couëste* un de ces jours et m'y informer de la chose. Si c'est vrai, j'en commande une bonne et je vous invite, foi de Roydor!

Mais le principal ornement de l'édifice, c'est les huit urnes qui l'entourent: quatre de petites dimensions, en haut; quatre en bas, beaucoup plus grandes. Ceux qui s'y connaissent disent que c'est des vases — de jour — genre étrusque. — Cette description doit vous suffire, tant elle me paraît claire. Vous serez certainement de *l'avis* du journal le mieux informé de notre ville, qui résumait ainsi son opinion à ce sujet:

« Le tout forme un ensemble harmonieux quoique varié, coquet quoique sévère, élégant, monumental et vraiment grandiose. » Impossible de dire mieux en moins de mots!

On a beaucoup jaser sur ces huit urnes, dont l'utilité pratique ou simplement décorative échappe au public vulgaire; mais moi *que* je suis un peu parent avec un de ces Messieurs du Conseil administratif, je puis vous *y* dire sous le sceau du plus profond secret: Ces urnes sont destinées à renfermer plus tard les cendres des grands citoyens genevois morts au service de la patrie!

Mais, à ce propos, il me revient une bien jolie blague de mon pauvre ami Choissu. C'était, il y a quatre ans, au printemps, le jour des élections pour *l'Administratif*, justement. N'étant pas de *ceusses* qui négligent leurs devoirs de citoyens, je m'acheminai

vers la *boîte à gifles*. Arrivé devant les portes, je me bourrai les poches de toutes sortes de listes imprimées que distribuaient, par *milliasses*, une centaine de *gueulards*, que c'était à en devenir sourd. J'entre et je me dirige tout d'abord au bureau R, où je demande mon estampille. Là, un petit *blanc-bec*, un carré de vitre à l'œil, me dévisage un moment et me dit: — Votez-vous communalement? — Comment, si je vote comme un Allemand, espèce d'insolent, que je lui dis, moi, Roydor, J.-Jaques, né *natif* genevois, rue des Trois-Perdrix, n° 7, au premier en desc..... — C'est bon, c'est bon, dit le blanc-bec à la vitre, en se pouffant de rire, voilà votre estampille. Moi, je la prends mon estampille, et, tout tremblant de colère encore à la pensée de l'affront que je viens de subir, je me dirige derrière un pilier et je sors de mes poches les listes imprimées, parmi lesquelles je choisis délicatement celle où il y a le chapeau de Guillaume Tell dessus, la *bonne*, quoi! — Je fais toujours bien attention, crainte de me tromper et de prendre celle où il y a l'oiseau dessus, vous savez! — J'y colle mon estampille et je me dirige crânement sur l'urne de droite, où j'ai l'habitude de jeter mes bulletins. Faut-il pas que je me rencontre là nez à nez avec Choissu (et non pas Choillu, comme vous *y* avez mis samedi passé), qui venait aussi remplir ses devoirs civiques. Je lui conte mon aventure, mais — au lieu de compatir avec mes griefs — mon Choissu, ce vieil *avenaire*, rit à se tordre les côtes, et me prenant par le bras: Grand *bidagnol*, qu'il me dit, allons boire un verre sur la peur. Nous sortons donc de cette sacrée *boîte* et, traversant la Plaine, nous entrons chez le *Grand-François*, où nous commandons un demi-pot de petit vieux de Cognac et deux *biffe-stecks* au fromage.... Hélas! le pauvre Choissu est mort il y a bientôt 20 mois, dans sa 76<sup>e</sup> année... Ce que c'est que de nous!.... Et il s'en est peu fallu qu'il *inaugurasse* le *diot* de Saint-Georges.

(La suite à un prochain numéro.)

### Une bonne nourrice.

Sous ce titre, une abonnée du *Voltaire*, Madame Adèle Jarrié, de Toulouse, communique à ce journal le charmant récit qu'on va lire:

« Dans les campagnes du midi de la France, les femmes qui travaillent aux champs emportent, quand elles sont nourrices, leurs bébés dans une corbeille peu profonde, et choisissent à l'ombre une place où elles déposent les chers petits êtres. Puis, à l'heure des repas, elles viennent leur donner le sein. Une d'elles laissait son enfant à la garde d'une belle chienne qui, ayant mis bas, avait du lait à pleines mamelles. Le pauvre bébé, loin de sa mère, criait de temps en temps. La chienne, qui lui était très attachée, paraissait inquiète. L'instinct lui avait-il appris ou avait-elle remarqué que lui, comme son petit à elle, tétait le sein de sa mère, et qu'avant de le prendre il criait bien fort? Toujours est-il que la bonne et douce bête eut l'idée de se placer en travers au-dessus de la corbeille, offrant ses tétines à la bouche de l'enfant, qui, sans plus